Poésie féminine française du 19e siècle

(synthèse et emprunts réunis par Frédéric-Henri RIVET, enrichis par les éclairages de Mesdames Maguy SANTA et Noëlle CAEL)

Synopsis

1 – Introduction :

Le 19e siècle est le siècle d'or, le siècle extraordinaire de la poésie MASCULINE française.
Citons Victor HUGO, MUSSET, VIGNY, BEAUDELAIRE, VERLAINE, RIMBAUD, Théodore de Banville, François Coppée, Tristan Corbière, Anatole France, Théophile Gautier, Stéphane Mallarmé,
Gérard de Nerval, Alphonse de Lamartine, Auguste de Villiers de L'Isle-Adam… et l'on a tout de suite une idée de ce que la poésie française et même la poésie mondiale doit à ce siècle.

Alors il m'est apparu une idée un peu incongrue : y a t il des femme-poètes au 19e siècle ?
Et…..je suis parti à leur recherche. J'en ai trouvé un joli nombre.

Puis-je vous proposer 2 citations comme repères initiaux.

"La position d'altérité du poète femme par rapport à la tradition littéraire, à l'autorité littéraire et culturelle traditionnellement masculine, révèle, au niveau du discours et des représentations imaginaires, la conscience qu'a le poète femme d'être l'« Autre » de la création en poésie, d'appartenir à une minorité. Nombre de poètes femmes manifestent cette conscience et explorent cette situation dans leurs écrits, sur le mode de l'auto-dénigrement souvent teinté d'ironie, de la représentation et de la satire de la domination masculine, de la contestation de l'autorité culturelle."

Source : Cycle de trois rencontres d'avril 2011 à avril 2012, extraits du séminaire "Poésie au féminin" organisé par le CELIS (CEntre de Recherches sur les Littératures et la Sociopoétique) et le Service Université Culture, tous deux situés à l'Université Blaise Pascal de Clermont-Ferrand.

"Les choses ont décidément changé en dix ans, les transformations du présent amènent à relire les textes passés, et la poésie française n’apparaît plus comme un grand désert de femmes."
"Théophile GAUTIER, si on l'a vu mettre en scène l'androgynie et le brouillage des genres dans *Mademoiselle de Maupin*, accorde comme critique fort peu d'attention aux femmes poètes."

Source : Christine Planté, "Femmes poètes du 19e siècle : Une anthologie" , 2e éd., Presses universitaires de Lyon, 2010, 372 pages

Être une femme poète, être une poétesse comme on dit, c'est accepter le statut de mineure dans un monde fait de grands poètes qui forment l'essentiel de l'Histoire de la poésie universelle (le simple dépouillement des ouvrages consacrés à la poésie le confirme).

2 – Les auteurs féminins du 19e siècle les plus souvent citées :

"La question de la féminité de l'écriture amène la question du féminisme. Qu'est-ce que le féminin ?
Le féminin, c'est aussi un vaste potentiel affectif, le plaisir de la séduction au sens étymologique d' « emmener à l'écart ». Ce n'est ni le militantisme, ni l'égalité que je cherche en écrivant, mais la richesse de la différence entre les deux sexes, qu'il me semble précieux d'aborder comme un jeu, un fonctionnement, une marge qui reste, une quête de soi sérieuse et grave."
Source : Claire Genoux, « L'écriture féminine », dans la revue Poésie 1 Vagabondages, le magazine de la poésie; dossier « Les femmes et la poésie », éd. Le cherche midi, n°38, juin 2004, pp. 35-36.

Au 19e siècle, ce vaste potentiel affectif et ce plaisir de la séduction ont pour visages, ceux de :

Marceline Desbordes-Valmore
Constance de Salm
Louise Michel
Louise-Victorine Ackermann
Louise Colet
5 poétesses dont qq textes et qq éléments biographiques sont présentés ci-après.

Amable TASTU (1798-1885)
Amable Tastu, née Sabine Casimire Amable Voïart à Metz le 31 aout 1798 et morte le 10 janvier 1885, est une écrivaine française. Elle épouse Joseph Tastu, éditeur, qui publiera son principal livre "Poésies" en 1826. Joseph Tastu fera faillite quelques temps après. Elle publiera ses livres sous le prénom d’Amable car il est plus facile de publier et d’être lu avec un nom d’homme qu’un nom de femme, comme l’ont fait ou le feront bien des écrivains (comme George Sand par exemple).
Sainte-Beuve considérait Amable Tastu comme une des grandes poétesses, au même titre que Marceline Desbordes-Valmore et Louise Labé. Amable Tastu est également auteur de librettos pour des musiciens comme Saint-Saëns.

Marie Krysinska : Fille d’un avocat de Varsovie, Ksawery Jan Teodor Krysiński de Leliwa, et petite-fille de l'économiste et homme politique Dominik Krysiński, Marie Krysinska de Léliva vient à seize ans à Paris suivre des cours d'harmonie et de composition au Conservatoire de musique, études qu'elle abandonne bientôt pour s'adonner à la littérature.
Dès 1882, elle publie à La Vie Moderne, dans la Revue du Chat noir et dans La Revue Indépendante des pages littéraires et ses propres poèmes. Elle devient la seule femme membre actif des cercles littéraires des Hydropathes, des Zutistes, des « Hirsutes » et des « Jemenfoutistes » qui se réunissent au cabaret du Chat noir. Elle accompagne au piano les chansons et les poèmes qu'on y déclame. Elle participe aux soirées de la Goguette du Chat Noir. En 1890, elle publie, chez Lemerre, son premier volume de Rimes pittoresques puis, en 1892, L'Amour chemine, un recueil de contes en prose.

Félicie-Marie-Émilie d' AYZAC (1810-1891) *Le nid (extrait)*
Arbres hospitaliers ! prêtez-leur vos ombrages ;
Sur eux avec amour penchez vos bras amis :
Non, par moi vos secrets ne seront point trahis.
Et seule, chaque jour, rêvant dans ces bocages,
Je viendrai visiter sous vos légers feuillages,
L'asile où j'ai compté quatre faibles petits.

Anne-Marie de Beaufort d'Hautpoul
Elisa Fleury
Mathilde Jacob
Marie Ravenel
Louisa Siefert
Gabrielle Soumet
Mélanie Waldor
Lydie Wilson
Anaïs Ségalas
Malvina Blanchecotte
Elisa Mercoeur

3 – Marceline Desbordes-Valmore :

Naissance le 20 juin 1786 à Douai , Décès le 23 juillet 1859 à Paris.
Marceline Desbordes est la fille de Catherine Lucas et Félix Desbordes, un peintre en armoiries, devenu cabaretier à Douai après avoir été ruiné par la Révolution. Fin 1801, après un séjour à Rochefort et à Bordeaux, la jeune fille et sa mère s'embarquent pour la Guadeloupe, île appartenant à la France depuis 1635, afin de chercher une aide financière chez un cousin aisé, installé là-bas. Le voyage entrepris, qui devait être un nouveau départ devient un véritable calvaire. D'une part, la traversée en bateau, qui prend plus que prévu (onze jours) affaiblit les deux femmes, d'autre part, une épidémie de fièvre jaune se déclare en Guadeloupe et emporte, en mai 1803, la mère de la jeune fille. En outre, des troubles politiques agitent l'île et la situation du cousin ne se révèle pas aussi bonne qu'on le disait : l'aide qu'il apporte est donc bien maigre.

De retour en métropole près de son père à Douai, Marceline devient comédienne dès l'âge de 16 ans. Elle joue au théâtre à l'italienne de Douai, à Lille, Rouen (grâce à sa rencontre avec le compositeur André-Modeste Grétry) et à Paris. Comédienne, chanteuse et cantatrice, elle se produit notamment au théâtre de l'Odéon, à l'Opéra-Comique, à Paris, et au Théâtre de la Monnaie, à Bruxelles, où elle incarne en 1815 « Rosine » dans Le Barbier de Séville de Beaumarchais.

Poétesse, elle a une liaison passionnée (de 1808 à 1810) avec le comédien et homme de lettres Henri de Latouche, qu'elle nomme Olivier dans ses poèmes. En 1816, elle perd le fils qu'elle a eu avec lui. Elle se marie en 1817 avec un acteur, Prosper Lanchantin, dit Valmore, rencontré alors qu'elle jouait à Bruxelles. Elle en aura quatre enfants, dont un seul, Hippolyte Valmore, lui survivra (Junie, Inès décèdent en bas âge et Hyacinthe, dite Ondine, compose des poèmes et des contes avant de mourir à l'âge de 31 ans).
Marceline Desbordes-Valmore publie en 1819 son premier recueil de poèmes, Élégies et Romances, qui attire l'attention et lui ouvre les pages de différents journaux tels que le Journal des dames et des modes, l’Observateur des modes et la Muse française.
Le couple s'installe à Lyon. Marceline Desbordes-Valmore continue à voir Henri de Latouche, et entretient avec lui une relation épistolaire soutenue. Par la suite, ses ouvrages les plus importants sont les Élégies et poésies nouvelles en 1824, les Pleurs en 1833, Pauvres fleurs en 1839 et Bouquets et prières en 1843. En 1832, elle cesse définitivement son activité au théâtre pour se consacrer à l'écriture. Toutes ses œuvres, dont le lyrisme et la hardiesse de versification sont remarqués, lui valent une pension royale sous Louis-Philippe Ier et plusieurs distinctions académiques. Elle écrit aussi des nouvelles et compose des Contes pour enfants, en prose et en vers. En 1833, elle publie un roman autobiographique L'Atelier d'un peintre. Elle y met en évidence la difficulté d'être reconnue pleinement comme artiste pour une femme.
L'instruction limitée de Marceline Desbordes-Valmore est compensée par son grand travail d'autodidacte. Honoré de Balzac, qui admirait son talent et la spontanéité de ses vers (« assemblages délicats de sonorités douces et harmonieuses et qui évoquent la vie des gens simples » lui écrivait en avril 1834 en parlant d'elle : « Elle a donc conservé le souvenir d'un cœur dans lequel elle a pleinement retenti, elle et ses paroles, elle et ses poésies de tout genre, car nous sommes du même pays, Madame, du pays des larmes et de la misère. Nous sommes aussi voisins que peuvent l'être, en France, la prose et la poésie, mais je me rapproche de vous par le sentiment avec lequel je vous admire. ».

Elle est aussi considérée comme une poétesse ayant joué un rôle majeur dans l'évolution de l'écriture par Paul Verlaine, qui déclare : « Nous proclamons à haute et intelligible voix que Marceline Desbordes-Valmore est tout bonnement la seule femme de génie et de talent de ce siècle et de tous les siècles ». On lui sait gré d'avoir introduit des formes nouvelles : « Marceline Desbordes-Valmore a, le premier d’entre les poètes de ce temps, employé avec le plus grand bonheur des rythmes inusités, celui de onze pieds entre autres ». Son personnage romantique d'autodidacte dont la vie malheureuse aurait nourri une sensibilité singulière n'est pas non plus étranger à ce succès. Charles Baudelaire s'intéresse plus à la personne qu'aux vers quand il affirme : « Mme Desbordes-Valmore fut femme, fut toujours femme et ne fut absolument que femme ; mais elle fut à un degré extraordinaire l’expression poétique de toutes les beautés naturelles de la femme », suivi en cela par toute une tradition au XXe siècle.

Sainte Beuve dit à son propos : « Elle a chanté comme l'oiseau chante ». Il définit sa poésie comme « si passionnée, si tendre, et véritablement unique en notre temps».

La musicalité de ses vers a attiré de nombreux compositeurs. De son vivant, Pauline Duchambge met en musique plusieurs de ses poèmes (La Jalouse, S'il avait su…!, Le Rêve du mousse, Adieu tout, La Walse et l'aumône, Attends-moi longtemps). On doit à Adolphe Adam la partition de Restez enfants et à Joseph-Henri Mees celle qui accompagne Le Billet. En 1842, alors qu'il n'a que sept ans, Camille Saint-Saens écrit sa première composition sur le poème Le Soir qu'il offre à son professeur Mlle L. Grunger. Gioacchino Rossini en fait de même pour Le Saule pleureur, César Franck pour Les cloches du soir, Éric Tanguy pour Souvenir. Henri Woollett compose la suite : Marceline ou la vie d'une femme où il met en musique L'Absence, Ton Nom, Les Roses, Prière, N'écris pas !, Le Présage, Le Don des larmes et Le Refuge.
Cet intérêt des musiciens pour l'oeuvre de Marceline Desbordes-Valmore se manifeste également dans la chanson populaire contemporaine. Julien Clerc a ainsi composé une chanson à partir du poème N'écris pas (qui avait déjà été mis en musique par Henry Woollett). Elle figure sous le nom Les séparés, au sein de l'album Julien (1997). Benjamin Biolay a également repris ce poème, avec la musique de Julien Clerc, sur son album Trash Yéyé (2007). Karin Clercq a chanté La sincère (qui avait déjà été mis en musique par Louis Beydts et dont la musique est signée, cette fois, par Guillaume Jouan) sur son album Après l'amour.

Œuvres

Élégies et romances, 1819
Elégies et Poésies nouvelles, 1825
Album du jeune âge, 1829
Poésies, 1830
Les Pleurs, 1833
L'atelier d'un peintre, roman, 1833
Pauvres Fleurs, 1839
Bouquets et prières, 1843
Poésies posthumes, 1860
Vingt-deux lettres - correspondance -, préface de Jean Le Mauve, éditeur : l'Arbre, 1986
Les petits flamands - roman -, présentation de Marc Bertrand, éditeur : Librairie Droz, collection « Textes Littéraires Français », 1991
Domenica - roman -, présentation de Marc Bertrand, éditeur : Librairie Droz, collection « Textes Littéraires Français », 1992
L'Atelier d'un peintre - roman -, texte établi par Georges Dottin, postface de Marc Bertrand, éditeur : Miroirs Éditions, 1992
Contes, présentation de Marc Bertrand, éditeur : Presses Universitaires de Lyon, 1996
Huit femmes - nouvelles -, présentation de Marc Bertrand, éditeur : Librairie Droz, collection « Textes Littéraires Français », 1999
Les veillées des Antilles - roman -, présentation d'Aimée Boutin, éditeur : l'Harmattan, collection « Autrement mêmes », 2006
Œuvre poétique intégrale de Marceline Desbordes-Valmore - réédition révisée et complétée avec des inédits -, avant-propos de Marc Bertrand, éditions : Jacques André Éditeur/CEI, 1 vol., 2007

Les Yeux pleins d'églises, avant-propos de Jean Ristat, préface de Claude Schopp, Editions La Bibliothèque, 2010

4 – : Deux destins opposés : Constance de Salm et Louise Michel :

Constance de Salm

"Constance de Salm pensait-elle être une grande épistolière ? A cette question nous pourrions répondre positivement, car la poétesse jugeait en avoir les qualités nécessaires, la maturité, la culture, l'éducation et l'ambition ; elle avait beaucoup voyagé, ses relations étaient nombreuses et les circonstances lui étaient particulièrement favorables pour entretenir une vaste correspondance. En outre, par ses écrits et par sa place dans le monde, elle était reconnue dans une grande partie de l'Europe et considérée comme une femme de génie. Elle se proposait même de réunir les diverses lettres de sa correspondance, à la fois, pour la publier et pour s'en inspirer afin d'écrire ses mémoires.
………… L'attachement de Constance de Salm à sa correspondance se conçoit, car elle nous renseigne sur son salon, sur les critiques et les éloges qui ont été faits de ses oeuvres, sur le but et la signification qu'elle donnait à ses ouvrages, sur sa prise de position dans la défense des droits de la femme, sur son caractère, sa sensibilité, ses souffrances, ses idées politiques, sa philosophie ; mais aussi sur sa popularité, son charme et l'engouement qu'elle a provoqué chez certains intellectuels de son époque. Elle offre également le témoignage d'une écriture originale féminine dans l'histoire de l'entre deux siècles. " source :
Marie-Thérèse PALLOT-RAGUET, thèse de doctorat, Université d'AIX-Marseille, octobre 2008.

Certains correspondants de Constance de Salm sont encore connus de nos jours, comme les savants Lalande et Mentelle, les écrivains Courier et Sophie Gay, les idéologues de la *Décade*, des dirigeants et hommes politiques tels que Napoléon, Talleyrand, Lafayette, Charles Dalberg.

L'oubli qui a recouvert le nom de la princesse Constance de Salm après sa mort, en 1845, est inversement proportionnel à la notoriété qu'elle connut de son vivant comme écrivain et à l'influence qu'elle exerça dans les sphères intellectuelles et même politiques. Si elle figurait encore dans le Larousse au XIXe siècle, de nos jours, elle n'est même plus mentionnée dans les ouvrages recensant les femmes de lettres ! Une réhabilitation s'imposait donc. Claude Schopp, universitaire spécialiste d'Alexandre Dumas, s'y est employé, lui qui s'est fait une vocation d'exhumer des auteurs que le temps a enfouis et de les rééditer pour les ressusciter. « Il y a beaucoup de vivants dans les cimetières, de nombreux auteurs qu'on a enterrés sans s'aviser que leur œuvre, elle, était bien vivante ».

Mais qui est donc cette femme ?
Née en 1767 et décédée en 1845, mariée trois fois, libre-penseur, elle fut une moraliste et poétesse contemporaine de François-René de Chateaubriand et de

Madame de Staël. Surnommée "la muse de la raison" pour ses pensées et morales qui la rattachaient aussi au siècle des Lumières, elle mena une vie d'intellectuelle réussie et durable, avec une reconnaissance académique et un salon littéraire fréquenté par de célèbres artistes de l'époque. Morales et poèmes ne furent pas ses uniques écrits. Elle fut aussi une traductrice de grec ancien et publia un roman en 1824 : Vingt-quatre heures d'une femme sensible, ce roman redécouvert et fort apprécié en ce moment au point que quatre grandes maisons d'édition se partagent la publication de ce court roman.

Un extrait de " Vingt-quatre heures d'une femme sensible "
L'amour !... Qu'est-ce que l'amour ? ... Un caprice, une fantaisie, une surprise du coeur, peut-être des sens; un charme que se répand sur les yeux, qui les fascine, qui s'attache aux traits, aux formes, aux vêtements même d'un être que le hasard seul nous fait rencontrer. Ne le rencontrons-nous pas ? rien ne nous en avertit, ne nous trouble...nous continuons de vivre, d'exister, de chercher des plaisirs, d'en trouver, de poursuivre notre carrière comme si rien ne nous manquait!... L'amour n'est donc pas une condition inévitable de la vie, il n'en est qu'une circonstance, un désordre, une époque... que dis-je ? un malheur ! une crise.. une crise terrible.. elle passe et voilà tout.

Constance de Salm - Extrait de "L'Epitre aux femmes"

Ô femmes, c'est pour vous que j'accorde ma lyre ;
Ô femmes, c'est pour vous qu'en mon brûlant délire,
D'un usage orgueilleux, bravant les vains efforts,
Je laisse enfin ma voix exprimer mes transports.
Assez et trop longtemps la honteuse ignorance
A jusqu'en vos vieux jours prolongé votre enfance ;
Assez et trop longtemps les hommes, égarés,
Ont craint de voir en vous des censeurs éclairés ;
Les temps sont arrivés, la raison vous appelle :
Femmes éveillez-vous et soyez dignes d'elle.
L'homme injuste pourtant, oubliant sa faiblesse,
Outrageant à la fois l'amour et la sagesse,
L'homme injuste, jaloux de tout assujettir,
Sous la loi du plus fort prétend nous asservir ;
Il feint, dans sa compagne et sa consolatrice,
De ne voir qu'un objet créé pour son caprice ;
Il trouve dans nos bras le bonheur qui le fuit :
Son orgueil s'en étonne, et son front en rougit.
Esclave révolté des lois de la nature,
Il ne peut, il est vrai, consommer son injure ;
Mais que, par les mépris dont il veut nous couvrir,
Il nous vend cher les droits qu'il ne peut nous ravir
Nos talents, nos vertus, nos grâces séduisantes,
Deviennent à ses yeux des armes dégradantes,
Dont nous devons chercher à nous faire un appui,
Pour mériter l'honneur d'arriver jusqu'à lui ;
Il étouffe en nos cœurs le germe de la gloire ;
Il nous fait une loi de craindre la victoire ;
Pour exercer en paix un empire absolu,
Il fait de la douceur notre seule vertu …

Louise Michel

29 mai 1830 : naissance de Louise Michel à Vroncourt (Haute-Marne), de Marie-Anne Michel et de père inconnu. Elle rencontre Victor Hugo en 1851, elle a 21 ans, puis à nouveau en 1870.
Louise Michel, animée par la passion de la vie, se dévoua pour que le monde soit libéré du racisme, de l'injustice, et de la violence. Institutrice à Paris en 1856, militante anarchiste, son engagement pour les diverses causes populaires, la conduisit au bagne.
En 1862, Louise Michel, qui passe son temps à enseigner, à écrire, à s'instruire y compris sur le plan politique devient sociétaire de l' « Union des poètes ».
l er décembre 1870: Première arrestation de Louise Michel à la suite d'une manifestation de femmes.
22 janvier 1871: Pour la première fois, Louise Michel, qui s'est munie d'un fusil, fait le coup de feu contre les mobiles bretons de Trochu devant l'Hôtel de Ville.
17-18 mars 1871: Louise Michel participe activement à l'affaire des canons de la garde nationale sur la Butte Montmartre. Après la proclamation de la Commune, elle s'occupe essentiellement d'oeuvres sociales et pédagogiques.
Elle fut déportée en 1873 à Nouméa, Nouvelle Calédonie, pour avoir combattu parmi les Communards. Là-bas, elle se lia avec la population canaque et les kabyles. Après le décret d'amnistie des Communards en 1880, elle revint en France où elle reprit immédiatement une activité politique.
En avril 1880, à la suite d'un discours qu'elle a prononcé à Saint-Étienne et de sa participation à, un meeting suivi de manifestations violentes à Vienne, Louise Michel est arrêtée. Un mois plus tard elle refuse sa mise en liberté provisoire parce que ses co-inculpés ne bénéficient pas de la même mesure.
3 juin 1886: Louise, qui ne cesse de prendre la parole au cours de multiples réunions, participe au théâtre du Château-d'eau (Paris) à, un meeting en faveur des mineurs de Decazeville. Elle y prononce un discours, Jules Guesde, Paul Lafargue et Susini y interviennent à, ses côtés.
14 août 1886: Louise Michel est condamnée à quatre mois de prison et à 100 francs d'amende.
24 septembre 1886: Lafargue, Guesde et Susini, qui avaient également été condamnés, ont fait appel (ce que Louise Michel avait refusé de faire) et sont acquittés. Le gouvernement est fort embarrassé. Que faire de Louise ? Après des démêlés ubuesques, elle finit par bénéficier d'une remise de peine en novembre 1886. Elle continue à, prononcer des discours à travers la France.
Morte en 1905 (à l'âge de 75 ans)de pneumonie à Marseille, elle appartient à présent à l'histoire et mérite notre admiration.

ILS ONT ÉCRIT POUR LOUISE MICHEL :
Paul VERLAINE (1844-1896) : Ballade en l’honneur de Louise Michel·, Victor Hugo (1802-1885) : Viro Major (poème) , Henri ROCHEFORT (1831-1913) : À ma voisine de tribord arrière.

Voici 2 textes de Louise Michel

Hirondelle qui viens de la nue orageuse
Hirondelle fidèle, où vas-tu ? dis-le-moi.
Quelle brise t’emporte, errante voyageuse ?

Écoute, je voudrais m’en aller avec toi,

Bien loin, bien loin d’ici, vers d’immenses rivages,
Vers de grands rochers nus, des grèves, des déserts,
Dans l’inconnu muet, ou bien vers d’autres âges,
Vers les astres errants qui roulent dans les airs.

Ah ! laisse-moi pleurer, pleurer, quand de tes ailes
Tu rases l’herbe verte et qu’aux profonds concerts
Des forêts et des vents tu réponds des tourelles,
Avec ta rauque voix, mon doux oiseau des mers.

Hirondelle aux yeux noirs, hirondelle, je t’aime !
Je ne sais quel écho par toi m’est apporté
Des rivages lointains ; pour vivre, loi suprême,
Il me faut, comme à toi, l’air et la liberté.

Chansons d’oiseaux, I - avril 1861 - La Légende républicaine (1861-1870)

Ici l'hiver n'a pas de prise,
Ici les bois sont toujours verts ;
De l'Océan, la fraîche brise
Souffle sur les mornes déserts,
Et si profond est le silence
Que l'insecte qui se balance
Trouble seul le calme des airs.

Le soir, sur ces lointaines plages,
S'élève parfois un doux chant :
Ce sont de pauvres coquillages
Qui le murmurent en s'ouvrant.
Dans la forêt, les lauriers-roses,
Les fleurs nouvellement écloses
Frissonnent d'amour sous le vent.

Voyez, des vagues aux étoiles,
Poindre ces errantes blancheurs !
Des flottes sont à pleines voiles
Dans les immenses profondeurs.
Dans la nuit qu'éclairent les mondes,
Voyez sortir du sein des ondes
Ces phosphorescentes lueurs !

Viens en sauveur, léger navire,
Hisser le captif à ton bord !
Ici, dans les fers il expire :
Le bagne est pire que la mort.
En nos coeurs survit l'espérance,
Et si nous revoyons la France,
Ce sera pour combattre encor !

Voici la lutte universelle :

Dans l'air plane la Liberté !
À la bataille nous appelle
La clameur du déshérité !...
L'aurore a chassé l'ombre épaisse,
Et le Monde nouveau se dresse
À l'horizon ensanglanté !

SOUVENIRS DE CALÉDONIE - CHANT DES CAPTIFS

<u>5 – Louise Ackerman, Delphine GAY et Louise Colet :</u>

Louise Ackerman

Louise-Victorine Ackermann, née Louise-Victorine Choquet est née à Paris le 30 novembre 1813. Elle décéda aux environs de Nice le 3 août 1890). Son père, voltairien et amoureux des lettres, lui fera donner une éducation éloignée de l'enseignement religieux. Il sera l'initiateur des premières lectures de sa fille. Louise vivra une enfance solitaire. Son tempérament studieux et méditatif se déclarera très tôt, la mettant à l'écart des enfants de son âge et de ses sœurs. Sa mère, qui se fait mal à la vie campagnarde, est rongée par l'ennui et sera peu conciliante envers sa fille aînée.
De retour de pension, elle poursuit ses lectures et études dans la bibliothèque paternelle, et découvre Platon et Buffon. C'est vers cette époque qu'elle commence à faire ses premiers vers. Sa mère s'en inquiète, ayant une prévention envers les gens de lettres.
Louise, mise en pension à Paris, devient vite la favorite de son professeur de littérature, Biscarat, ami intime de la famille Hugo. Découvrant qu'elle compose des vers, il porte même certaines de ses œuvres à Victor Hugo qui lui donne des conseils.
Biscarat nourrit les lectures de son élève en lui fournissant les productions des auteurs contemporains. Elle découvre également les auteurs anglais et allemands, Byron, Shakespeare, Goethe et Schiller. La lecture parallèle de la théologie de l'abbé Daubrée la fait renoncer définitivement à la pensée religieuse, même si elle avoue dans ses mémoires avoir eu par la suite des « rechutes de mysticisme ».
Elle obtient en 1838 qu'on la laisse partir à Berlin pour un an, dans une institution modèle de jeunes filles dirigée par Schubart. Ce dernier l'aidera à parfaire son allemand, et elle sera sous le charme de la ville de Berlin, qu'elle définit ainsi : « La ville de mes rêves. À peu d'exceptions près, ses habitants ne vivaient que pour apprendre ou enseigner. »
Elle y reviendra trois ans plus tard, après le décès de sa mère. Elle y rencontre le linguiste français Paul Ackermann, ami de Proudhon, qui en devient amoureux et qu'elle épouse sans réel enthousiasme :
« Je me serais donc passée sans peine de tout amour dans ma vie ; mais rencontrant celui-là, si sincère et si profond, je n'eus pas le courage de le repousser. Je me mariai donc, mais sans entraînement aucun ; je faisais simplement un mariage de convenance morale. »
À sa grande surprise, ce mariage sera parfaitement heureux, mais bref : Paul Ackermann décède de maladie le 26 juillet 1846, à l'âge de 34 ans. Très éprouvée par son veuvage, Louise rejoint une de ses sœurs à Nice, où elle

achète un petit domaine isolé. Elle consacre plusieurs années aux travaux agricoles, jusqu'à ce que lui revienne l'envie de faire de la poésie.
Son autobiographie révèle une pensée lucide, un amour de l'étude et de la solitude, ainsi que le souci de l'humanité qui transparaîtra dans ses textes.

À Alfred de Musset

Un poète est parti ; sur sa tombe fermée
Pas un chant, pas un mot dans cette langue aimée
Dont la douceur divine ici-bas l'enivrait.
Seul, un pauvre arbre triste à la pâle verdure,
Le saule qu'il rêvait, au vent du soir, murmure
Sur son ombre éplorée un tendre et long regret.

Ce n'est pas de l'oubli ; nous répétons encore,
Poëte de l'amour, ces chants que fit éclore
Dans ton âme éperdue un éternel tourment,
Et le Temps sans pitié qui brise de son aile
Bien des lauriers, le Temps d'une grâce nouvelle
Couronne en s'éloignant ton souvenir charmant.

Tu fus l'enfant choyé du siècle. Tes caprices
Nous trouvaient indulgents. Nous étions les complices
De tes jeunes écarts; tu pouvais tout oser.
De la Muse pour toi nous savions les tendresses,
Et nos regards charmés ont compté ses caresses.
De son premier sourire à son dernier baiser.

Parmi nous maint poète à la bouche inspirée
Avait déjà rouvert une source sacrée;
Oui, d'autres nous avaient de leurs chants abreuvés.
Mais le cri qui saisit le cœur et le remue,
Mais ces accents profonds qui d'une lèvre émue
Vont à l'âme de tous, toi seul les as trouvés.

Au concert de nos pleurs ta voix s'était mêlée.
Entre nous, fils souffrants d'une époque troublée,
Le doute et la douleur formaient comme un lien.
Ta lyre en nous touchant nous était douce et chère ;
Dans le chantre divin nous sentions tous un frère ;
C'est le sang de nos cœurs qui courait dans le tien.

Rien n'arrêtait ta plainte, et ton âme blessée
La laissait échapper navrante et cadencée.
Tandis que vers le ciel qui se voile et se clôt
De la foule montait une rumeur confuse,
Fier et beau, tu jetais, jeune amant de la Muse,
A travers tous ces bruits ton immortel sanglot.

Lorsque le rossignol, dans la saison brûlante
De l'amour et des fleurs, sur la branche tremblante
Se pose pour chanter son mal cher et secret.

Rien n’arrête l’essor de sa plainte infinie,
Et de son gosier frêle un long jet d’harmonie
S’élance et se répand au sein de la forêt.

La voix mélodieuse enchante au loin l’espace….
Mais soudain tout se tait ; le voyageur qui passe
Sous la feuille des bois sent un frisson courir.
De l’oiseau qu’entraînait une ivresse imprudente
L’âme s’est envolée avec la note ardente ;
Hélas ! chanter ainsi c’était vouloir mourir !

Louise Ackermann, Contes et poésies (1863)

Delphine GAY

Delphine de Girardin, née Gay le 24 janvier 1804 à Aix-la-Chapelle et morte le 29 juin 1855 à Paris, est une femme de lettre et journaliste française. Elle est l'auteur de deux volumes de mélanges, des Essais poétiques (1824) et de Nouveaux Essais poétiques (1825). Lors d’une visite en Italie en 1827, elle est accueillie avec enthousiasme par le monde littéraire romain et se voit même couronnée au Capitole. De ce séjour italien elle rapporte diverses poésies, dont la plus ambitieuse est Napoline (1833).
Delphine de Girardin a exercé une influence personnelle considérable dans la société littéraire contemporaine et dans son salon régulièrement fréquenté, entre autres, par Théophile Gautier, Honoré de Balzac, Alfred de Musset, Victor Hugo, Laure Junot d'Abrantès, Marceline Desbordes-Valmore, Alphonse de Lamartine, Jules Janin, Jules Sandeau, Franz Liszt, Alexandre Dumas père, George Sand et Fortunée Hamelin.
Elle a écrit sous divers pseudonymes : Vicomte Charles Delaunay, Charles de Launay, Vicomte de Launay, Léo Lespès, Léa Sepsel.

Le bonheur d’être belle *Dédié à madame Récamier* - 1825

Quel bonheur d’être belle, alors qu’on est aimée !
Autrefois de mes yeux je n’étais pas charmée ;
Je les croyais sans feu, sans douceur, sans regard ;
Je me trouvais jolie un moment par hasard.
Maintenant ma beauté me paraît admirable.
Je m’aime de lui plaire, et je me crois aimable…
Il le dit si souvent ! Je l’aime, et quand je vois
Ses yeux avec plaisir se reposer sur moi,
Au sentiment d’orgueil je ne suis point rebelle,
Je bénis mes parents de m’avoir fait si belle !
Et je rends grâce à Dieu, dont l’insigne bonté
Me fit le cœur aimant pour sentir ma beauté.
Mais… pourquoi dans mon cœur ces subites alarmes ?…
Si notre amour tous deux nous trompait sur mes charmes :
Si j’étais laide enfin ? Non… il s’y connaît mieux !
D’ailleurs pour m’admirer je ne veux que ses yeux !
Ainsi de mon bonheur jouissons sans mélange ;

Oui, je veux lui paraître aussi belle qu'un ange.
Apprêtons mes bijoux, ma guirlande de fleurs,
Mes gazes, mes rubans, et, parmi ces couleurs,
Choisissons avec art celle dont la nuance
Doit avec plus de goût, avec plus d'élégance,
Rehausser de mon front l'éclatante blancheur,
Sans pourtant de mon teint balancer la fraîcheur.
Mais je ne trouve plus la fleur qu'il m'a donnée ;
La voici : hâtons-nous, l'heure est déjà sonnée,
Bientôt il va venir ! bientôt il va me voir !
Comme, en me regardant, il sera beau ce soir !
Le voilà ! je l'entends, c'est sa voix amoureuse !
Quel bonheur d'être belle ! Oh ! que je suis heureuse !

Louise Colet

Louise Colet, née Révoil de Servannes à Aix-en-Provence le 15 août 1810 et morte à Paris le 8 mars 1876, est une poétesse française.
Âgée d'une vingtaine d'années, Louise Révoil1 épouse Hippolyte-Raymond Colet, un musicien académique, en partie afin d'échapper à la vie provinciale et de résider à Paris.

À son arrivée à Paris, Louise Colet commence à publier ses poèmes et obtient bientôt le prix de l'Académie française d'un montant de deux mille francs, le premier de quatre prix de l'Académie qu'elle obtiendra.Dans son salon littéraire elle a fréquenté nombre de ses contemporains du monde littéraire parisien, tels que Victor Hugo. Elle fut la maîtresse de Gustave Flaubert, d'Alfred de Vigny, d'Alfred de Musset et d'Abel Villemain.
Le personnage passionné que fut Louise Colet a souvent été victime de la misogynie de la critique littéraire. On a fait de cette femme auteur, qui eut des liaisons ou des flirts avec nombre de célébrités de l'époque (notamment Cousin, Musset, Vigny, Hugo), le prototype du bas-bleu arriviste à la plume incontinente, un des modèles d'Emma Bovary, une caricature de George Sand.
Louise Colet peut symboliser un passage obligatoire dans l'histoire de l'émancipation féminine. Il est symptomatique de voir que cette femme de gauche, qui ne cacha pas ses sympathies pour 1848 et pour la Commune, finit pauvrement ses jours, oubliée et méprisée de cette intelligentsia qui, trente ans plus tôt, fréquentait assidûment son salon et recherchait ses faveurs.

<u>Œuvre</u>

- Fleurs du midi, 1836
- Penserosa, 1839
- La Jeunesse de Goethe, 1839
- Les Funérailles de Napoléon, 1840
- La Jeunesse de Mirabeau, 1841
- Les Cœurs brisés, 1843
- Lui, 1859
- L'Italie des Italiens, 4 volumes 1862
- Les derniers marquis suivi de Deux mois aux Pyrénées 1866

Espère , poème de Louise Colet
Ainsi, j'avais en vain suivi d'un œil avide
Mille rêves d'amour, de gloire et d'amitié ;
Toujours ils avaient fui; mon âme restait vide :
Je me faisais pitié !
La douleur arrêtait ma course haletante,
Je renonçais au but avant qu'il fût atteint ;
Dans mon cœur épuisé par une longue attente
L'espoir semblait éteint.

Et je disais : mon Dieu, je mourrai solitaire !
Et je n'attendais plus de beaux jours sur la terre,
Quand soudain, à ta voix, mon cœur s'est rajeuni :
Cette voix m'a promis un avenir prospère :
Cette voix m'a jeté ce mot si doux : Espère !...
Que ton nom soit béni !

Tous ces chastes désirs que mon âme renferme,
Tous ces purs sentiments étouffés dans leur germe,
De ton cri d'espérance ont entendu l'appel :
Oh ! que ton amitié me guide et me soutienne,
Laisse-moi reposer mon âme sur la tienne ;
L'amitié, c'est l'amour que l'on ressent au ciel !

6 – Le 19e siècle : siècle d'or de la poésie ouvrière au féminin :

Quelques précisions sur le terme "poésie ouvrière" :

- Par "poésie ouvrière" le lecteur ou l'auditeur est fondé à comprendre : soit un recueil parlant de la condition et de l'activité d'un ouvrier, soit un recueil rédigé par un ouvrier (que le recueil concerne sa condition et son métier, ou que le recueil de poésie évoque d'autres thématiques).
- Le terme "poésie ouvrière" est souvent remplacé par "poésie sociale" ou "poésie populaire". Alphonse VIOLLET parle des "poètes du peuple", Eugène Baillet parle des "ouvriers-poètes" et Edmond Thomas titre son ouvrage : "La poésie ouvrière du XIXe siècle". Les anglo-saxons mentionnent la "working-class poetry", soit la poésie des classes laborieuses. En fait beaucoup de poètes dits "ouvriers" étaient des artisans ou des travailleurs au bas de l'échelle sociale.
-

Au début du 19ème siècle, la poésie ouvrière *s'exprime souvent en chansons tant dans les cabarets que dans les goguettes*. Les goguettes sont des lieux de rencontre, d'échange entre ouvriers-poètes, entre ouvriers, chansonniers et poètes, à l'occasion de banquets. La goguette est avant tout un lieu festif.

Lors de la soirée "POESIE OUVRIERE" (avril 2012), j'avais cité :
--- **Elisa Fleury,** brodeuse, née en 1795, décédée en 1862, unique femme admise dans la célèbre goguette de la Lice chansonnière en 1834.
--- **Augustine-Malvina Blanchecotte,** née en 1830, couturière, publie son premier recueil de poésie en 1855. Elle fut en relation avec Lamartine et Sainte-Beuve. J'avais cité un extrait de :

"C'était dans la saison des roses".
--- Reine Garde, couturière née à AIX en Provence en 1810 et décédée en 1887.

Ayant lu quelques extraits de leur œuvres, je solliciterai votre permission de ne pas en reparler ce soir.

Evoquons le destin et l'œuvre de :

Elie DELESCHAUX, fleuriste et parisienne, née en septembre 1824
Rose HAREL, tisserande puis servante à Lisieux
Antoinette QUARRE, lingère à Dijon
Elise MOREAU, de Mazières
Marie CARPANTIER, de la Flèche
Hermance LESGUILLON, née Sandrin (1810-?) (1 poème)

Voici la biographie et qq extraits de l'œuvre de ROSE HAREL
Rose Harel, servante-poète par Marie de BESNERAY
" Elle est née dans cette glèbe aride et brûlante où se meut, sous l'injustice des hommes, sous l'inclémence des choses, l'immense troupeau des sacrifiés. La pauvreté, cette tare, la loi, cette marâtre, dès le berceau, la marquèrent au front. Rose Harel n'a pas de père, elle n'a pas de rentes. Enfant, on ne l'envoie pas à l'école. L'école, à cette époque, coûtait cher. On n'avait pas compris encore que la honte n'est pas la misère, mais l'ignorance.
Son coeur, que n'enfièvre aucune colère, aucune amertume pour l'injustice des conditions sociales, est pétri de cette bonté profonde, qui prend sa source au plus intime de l'être et constitue la suprême vertu humaine. Rose Harel apprit à lire presque seule, tard, vers la treizième année. Plus tard encore, une amie complaisante lui donna des leçons d'écriture, le soir, la rude journée de travail finie, quand s'apesantissent les yeux et la main. Dans une cave humide, Rose tissait de la toile. Son adolescence tient dans ce sous-sol malsain, où elle contracta les premiers germes de sa maladie de poitrine.
Tisserande en bas, dans la cave où la pauvreté cingle son courage, elle est poète là-haut, dans la houle des feuilles, quand l'été roussit les chênes, parmi les seigles qui ondulent en chantant le secret des saisons ; poète aussi dans la cabane de chaume gris ;

"Auprès du mur était le vieux rosier bengale
"Où je cueillais, enfant, chaque jour une fleur :
"Oh ! j'aime cette rose, et si frêle et si pâle ;
"Son parfum est pour moi le parfum du bonheur.

"Ici sur les cailloux et là-bas sur la mousse,
"On entendait la voix d'un limpide ruisseau,
"Ruisseau dont les deux bords se suivent sans secousse,
"Lieu sauvage, ombragé d'un chêne et d'un bouleau."

Avec la simple vaillance des résolus et des pauvres qui savent résoudre ce dur problème : gagner leur vie, Rose tisse toujours, en toussant, la toile solide et blanche qui fait les layettes et les linceuls. Elle sait lire, maintenant, elle lit avec passion. Le hasard n'est pas constamment un bourreau. Rose a trouvé un livre dans un grenier. Il est vieux, froissé, déchiré... Elle a rassemblé les pages, a

recousu le dos, et, dans un morceau de tablier bleu, lui a taillé une reliure de toile. Ce livre est le Télémaque.
Désormais, Télémaque guide la jeune tisserande à travers le monde antique. Elle lie connaissance avec les nymphes, les sylvains qui se cachent sous l'écorce des chênes, apprend l'éloquence des sources, le mystère des forêts, le roman joli des dieux forestiers. La poésie est la fille aînée de l'imagination.
Voyez avec quelle grâce touchante, Rose, effrayée d'elle-même, se présente au public et s'excuse du don qu'elle a reçu :

"J'ai vécu longtemps pauvre, mais sans orgueil,
Dans un humble réduit dont je chéris le seuil ;
Hélas ! je dus un jour quitter ma solitude :
Il me fallait du pain !... la dure servitude
M'en offrait, j'acceptai ; mais, dieu, qu'il est amer !
Il faut, pour l'obtenir, traîner un joug de fer...
Et quand mon coeur blessé pousse un cri de détresse,
Que j'élève la voix dans un chant de tristesse,
On se parle tout bas, on commente et l'on dit :
"Elle est folle, orgueilleuse, et veut jouer l'esprit !"
Son désir est de vivre ignorée, inconnue ;
C'est une fantaisie étrange du destin
D'avoir, près d'un fuseau, mis un luth dans sa main ;
Quand d'en tirer des sons la douleur l'eut forcée,
L'on a crié tout haut qu'elle était insensée.
Non ; elle est malheureuse, et son chant, comme un pleur,
Monte, avec un sanglot, des plis cachés du coeur ;
Nul ne connaît son mal et nul ne la console ;
Elle est bien triste, hélas ! mais elle n'est pas folle..."
Vous leur direz encor : "Son Dieu la fit ainsi ;
Ne la méprisez pas !..." Vous le direz ; merci !!..."

Antoinette Quarré (1813-1847) fut couturière avant d'être connue dans la presse et en poésie. Elle mourut à 34 ans d'une hypertrophie du cœur. Voici un poème tiré de : "Poésies, 1843"

Vœux

Oh ! s'il m'était donné d'être brillante et belle,
D'avoir de longs cheveux noirs anneaux flottants,
Et de riches joyaux où la perle se mêle
        Aux rubis éclatants ;

Une taille élancée, aux formes ravissantes,
Au doux balancement, au contour gracieux,
Et puis de frais atours, des robes élégantes
        À longs replis soyeux ;

L'éclat d'un noble nom, l'attrait plus cher encore
D'un regard enchanteur par l'amour embelli,
Aussi pur que les cieux, quand l'astre qui les dore

Sur le soir pâlit ;

Et de vastes salons où, joyeuse et parée,
Régnant sur tous les cœurs de mes charmes épris,
Je verrais, dans les yeux de la foule enivrée,
Mes triomphes écrits !

Puis je voudrais avoir, au rang de mes conquêtes,
Des héros, des vainqueurs, beaux de gloire et d'amour,
Des princes conviés à mes brillantes fêtes,
Et des rois à ma cour.

Mais, pour tous ces amants, insensible et sévère,
À celui que j'aimais gardant toujours ma foi,
Aimante avec lui seul, avec les autres fières,
Je serais toute à toi !

Et mon cœur, dédaignant la royale tendresse,
L'amour des nobles ducs et celui des guerriers,
Pour un de tes baisers ou pour une caresse,
Donnerait volontiers

Ces biens dont la pensée est trop peu pour mon âme,
Tous ces dons éclatants, pleins de frivolité,
Et ne voudrait garder que d'une simple femme
La touchante beauté.

7 – Conclusion toute temporaire :

" Siècle très riche aux œuvres encore proches de nous, le XIXe siècle reste pour la littérature française **un âge d'or de la poésie** , avec de très nombreux chefs-d'œuvre qui laissent percevoir, au-delà des courants littéraires qui se succèdent, des créateurs aux fortes personnalités artistiques."

Source :
http://fr.wikipedia.org/wiki/Littérature_du_XIXe_siècle#La_poésie_du_XIXe_siècle

L'auteur ne cite aucune poétesse, il en va de même sur la plupart des sites qui évoquent la poésie du 19e siècle. Qu'elles soient princesses, bourgeoises ou ouvrières, elles ont subi le même ostracisme, non pas tellement de leur vivant, mais au 20ème siècle.

Finalement, le 20e siècle a été beaucoup plus mysogine qu'il n'y parait, notamment en matière de poésie. Une illustration : le fameux "Lagarde et Michard", Littérature du 19e siècle consacre 3 pages à une seule poétesse et plus de 200 pages à une brochette de poètes au masculin (Bordas, 1965).

Le 21ème siècle est en train de réparer cette injustice, et plusieurs études ou colloques récents viennent de rendre la place qui leur est due, dans la littérature comme dans la poésie, aux écrivains et poètes de sexe féminin du 19ème siècle.